

MARC LE BAILLY

LA PSYCHANALYSE, LES ENFANTS

INTRODUCTION

A l'origine de ce travail, il y avait la sempiternelle question (qui agita fertilement le mouvement analytique depuis ses origines) de savoir s'il est possible de conduire, avec les enfants, une véritable cure psychanalytique. Cette question, qui peut paraître périphérique à l'élaboration de la théorie, m'a toujours paru centrale. Centrale parce qu'elle a, de tout temps, contribué à révéler, à faire apparaître, les failles, les impasses, les incertitudes de la théorie. Juste un exemple tiré de l'homérique querelle qui a opposé en ce milieu de siècle Anna Freud et Mélanie Klein. L'essentiel de ce qui pourrait apparaître comme une rivalité d'ambition semble se cristalliser sur la technique et la faisabilité des cures des enfants. Mélanie Klein soutient qu'avec des aménagements (prendre pour équivalents les séquences de jeux et les séquences verbales d'associations), le dispositif inventé par Freud peut être intégralement reconduit dans la cure avec les enfants. Il y a, pour elle, possibilité de cure type adressée aux enfants dès le plus jeune âge puisque les éléments cruciaux (transfert - régression - Oedipe précoce) sont mobilisables dans le lien social noué avec eux. Anna Freud, elle, tient fermement la position opposée et soutient l'impossibilité d'engager une cure psychanalytique avec les enfants. En cela elle ne fait que renforcer la position implicite de Freud qui avait traité le petit Hans par l'intermédiaire de ses parents dont il supervisait les interventions. Ce faisant, il situait la pratique avec l'enfant du côté de la psychopédagogie éclairée et inscrivait cette action dans la perspective d'un appui à la maturation psychique. L'action psychanalytique était dévolue à l'aide au développement psychique dans une perspective à la fois prophylactique et curative. Même en s'en tenant à cette simplification, on peut s'apercevoir que l'enjeu dépasse les rivalités de personnes et la fidélité au maître. De fait, on pourrait dire que si Mélanie Klein sauve la cure freudienne jusqu'à en étendre l'application à l'enfant, c'est pour mieux contester et remanier des points centraux de la théorie. Réciproquement, on pourrait soutenir que si Anna Freud conteste l'extension de la cure type aux enfants, c'est pour préserver la théorie freudienne de tout remaniement. Les véritables mobiles de cette querelle d'Amazones concerne la mise en question par la première de la théorie des pulsions telle que Freud l'a élaborée, l'apparition d'une temporalité chronologique de l'Oedipe, la mise en place de la topique moiïque (où chez elle le surmoi est de constitution et précède la formation du moi) et surtout le postulat implicite d'une pulsion originelle qui ne serait pas sexuelle mais d'agressivité. Moyen de mettre en cause à son insu la coextensivité du désir et du sexuel. Le désir, s'il est indestructible et s'il précède le

processus primaire de satisfaction, n'émerge pas à l'économie sexuelle. Mais il ne faudrait pas en conclure pour autant qu'Anna Freud est la réactionnaire bornée que la gente lacanienne a voulu nous faire accroire. Car sa manière rigide de maintenir l'impossibilité de cure avec les enfants est, en elle-même, subversive. Les obstacles techniques qu'elle déclare concernant la non-neutralité de principe de l'analyste vis-à-vis des enfants, la séduction obligée entre l'analyste et le jeune patient, la non-accession pour ceux-ci à la pratique de l'association dite libre, l'impensable focalisation du transfert dans l'espace de la cure sont autant de critiques implicites adressées au dispositif de la cure avec les adultes. En d'autres termes, elle met en cause implicitement la pertinence du dispositif de la cure avec les adultes. En effet, on peut s'interroger sur l'impact de la séduction réciproque entre futur analysant et analyste dans les premiers entretiens puis dans la poursuite de la cure elle-même. De même qu'en est-il de la promotion de l'association dite "libre" comme règle des règles au regard de sa possibilité réelle d'effectuation : l'adulte ne procède-t-il pas toujours aux jeux de langues où les éléments linguistiques tiennent lieu d'objets à l'instar de ceux que manipule l'enfant ? Dans cette occurrence, l'injonction d'associer tiendrait aussi de l'impossible puisqu'il serait irréalisable pour l'analysant de soutenir une parole hors le champ ludique et libidinal de la communication et d'accéder au procès d'information intransitif hors la langue. La position de neutralité, qui impliquerait une topologie du corps présent comme ex-sistant, non submergé par la colonisation sexuelle et le désordre désirant, due par le psychanalyste à son analysant, malgré le dispositif divan/fauteuil, est-elle véritablement tenable au delà de la convention de ne faire intervenir ni sentiment, ni opinion ? Les transferts latéraux, les pressions de la réalité généalogique, les rivalités sociales - mais aussi professionnelles, amicales ou autres - sont-ils véritablement isolables et peuvent-ils toujours réintégrer le cadre de la cure ? Toutes questions qui restent encore aujourd'hui d'une pertinence incontestable. D'autant qu'à part des vœux pieux et quelques recettes techniques, elles n'ont jamais reçu ne serait-ce qu'un début de réponse satisfaisant. Ce qui indique que dans sa froide objectivité, issue d'une lucidité que les passions polémiques nous avaient occultées, l'apport d'Anna Freud est aussi ravageant pour nos certitudes techniques que celui de Mélanie Klein l'est pour nos certitudes théoriques. Encore que l'on pourrait remarquer que sa subversion ne se limite pas au domaine de la pratique mais concerne aussi le domaine de la théorie. Car certains de ses travaux mettent à mal le postulat de l'intersubjectivité nécessaire à la structuration de l'appareil psychique. Sans état d'âme, l'observation des enfants élevés entre eux et quasiment sans présence tutélaire depuis leur plus jeune âge dans les camps nazi met à mal l'hypothèse d'un dispositif réel de triangulation (l'enfant - une mère - un père) qui permettrait la pose et la résolution de l'Oedipe nécessaire à l'entrée dans la socialisation. Cette manière d'exposer (sans élaborer) des faits incontestables plutôt que de dérouler une argumentation brillante ébranle et rend le doute d'autant plus incontournable.

Tout cela pour faire entendre que la réflexion sur la cure avec les enfants précipite ceux qui s'y impliquent au cœur des incertitudes cruciales de la "théorie" psychanalytique. Qui s'y engage ne peut l'ignorer. Et cette observation vaut tout aussi bien pour Freud psychanalyste avec les enfants, Winnicott, Bion, Dolto, Mannoni. L'acte psychanalytique confronté à l'enfant subvertit toute théorie qui tend à s'imposer comme doctrine.

Après ce que je viens d'esquisser rapidement, personne ne s'étonnera que ce travail dure depuis déjà de nombreuses années. Depuis combien de temps ? Je ne saurais le dire : dans le champ du travail d'élaboration, je suis fâché avec la chronologie. Manière de dire que je prends au sérieux cette affirmation freudienne qu'il n'y a pas de temps dans l'inconscient. Affirmation incompréhensible si on ne prend pas la précaution d'indiquer le paradigme qui spécifie l'inconscient : il n'y a de désir qu'indestructible. C'est dire que la segmentation calendaire, la taxonomie de la fuite des jours et des nuits dans l'arrangement des saisons, des mois, des heures, des minutes, des secondes ne sont pas pertinentes à rendre compte de l'irréversibilité que le penser inflige au savoir. Le désir comme indestructible implique l'irréversibilité dont la métaphore "jamais plus comme avant" rend compte. Pour tenter de préciser notre cheminement, j'en appellerai à trois des modes de travail en cours dans l'invention freudienne. Trois temps de l'élaboration par lesquels passe un collectif pour tramer son contexte et sa capacité à remanier ses systèmes d'énoncés ainsi que la possibilité, pour chacun qui s'y soumet, d'inscrire une parole dans une énonciation singulière. Ces trois temps modaux sont :

- la compilation,
- la lecture,
- le séminaire.

Je vous invite à considérer ces trois formes non pas seulement comme des techniques de travail de groupe mais bien comme autant de temps qui phasent l'accès aux effets de paroles. Tentative de donner un contenu à la psychanalyse en extension dans la perspective du fonctionnement d'un collectif. Et une consistance autre que phénoménologique à l'avancée lacanienne des temps logiques :

- instant de voir,
- temps pour comprendre,
- moment de conclure.

Conséquences qui s'articulent sous les trois axes de production de l'appareil psychique :

- savoir,
- penser,
- transmettre.

D'abord, aspiration à savoir, liée à l'organisation libidinale et à la sublimation des pulsions partielles dont la génitalité n'est que l'ultime remaniement ; ensuite, poussée abstraite du penser, expression de l'autre pulsion qui ne serait ni sexuelle ni de mort ; enfin, éthique de la transmission intransitive qui situe la position subjective vis-à-vis du semblable dans la réalité sociale quand celle-ci produit, hors l'échange et la culture, un collectif comme tel. C'est-à-dire un rassemblement où l'humain s'expose dans son irréductible altérité. Or ces trois productions attribuées à l'appareil psychique ne peuvent prendre leur position respective dans la topique triangulaire (qui constitue la seule triangulation opératoire dont le mythe oedipien n'est qu'une des métaphores analogiques) de l'appareil psychique que dans le rapport qu'elles

entretiennent à la réalité sociale, supportée par la langue, et que le collectif subvertit par l'actualisation du lien social sans adresse ni réciprocité. C'est dire que le collectif ne prévaut ni ne se substitue au parolique subjectif. Pas plus qu'il n'en permet seulement l'effectuation. Chacun dans le registre du parolique s'ingénie à sa capture dans sa langue singulière (je n'ai pas dit la-langue) pour autant que la parole, dans ce qu'elle a d'essentiel et de spécifique, si elle s'implique dans le code langagier, n'y est en aucune façon partie prenante. La parole comme substance sonore, liée au désir, est hors langage. Mais a contrario il ne peut y avoir ex-sistence d'un collectif que si l'expression parolique de chacun est potentialisable. Ce qui suppose qu'un collectif ne se décide pas mais résulte du fait intraitable qu'il se compose d'humains de parole. J'y reviendrai. Il n'y a de collectif que si le parolique subjectif est véritablement potentiel. Potentialité dont la nécessité induit la cohérence (ni cohésion - ni consistance) de l'ensemble. Réciproquement, il ne faut pas espérer restreindre l'irréductibilité subjective des effets de paroles inscrits dans la langue singulière de chacun par simple constitution d'un collectif. Si le collectif tempère, à l'instar de l'écriture contrapuntique, il ne guérit pas des effets de paroles, effractantes, accueillies dans chaque langue : un collectif ne pense pas et n'inscrit rien. S'il est en proie au désir subjectif individuel, il n'était pas la fiction d'un désir qui serait commun ni d'une invention qui serait communautaire.

Ceci étant précisé, il faut reprendre, hors facilité de la description des phénomènes, ce qu'on entend par ces trois modalités d'élaboration. D'abord la compilation. A l'évidence, avant d'y aller de ses propres élaborations, il semble nécessaire de faire "un état des lieux" de ce qui a été produit auparavant par des auteurs légitimement reconnus. Or cette nécessité dépasse le seul intérêt documentaire de l'information sur les faits acquis par une communauté culturelle particulière. Car il est vrai qu'admettre l'authenticité de ce qui a été inventé antérieurement est déjà un indice d'engagement non négligeable. Mais la référence à cette nécessité ne suffit pas pour valider le processus d'invention ultérieur, voire de transmission. En effet, on pourrait envisager qu'on puisse accéder à la capacité d'invention sans investir sur un travail d'érudition pointilleux et exhaustif. Faire l'impasse sur la sédimentation des savoirs acquis cumulés dans la culture ne préjuge en rien de l'accès direct au remaniement théorique. Aussi la compilation ne prend sens que si on l'articule à la très hégélienne expression "Tu peux savoir" qui connote l'autorisation de la mise en jeu des procès d'acquisition et d'appropriation des savoirs, sans retour de culpabilité ni de frein d'aucune sorte. Pour ceux qui y souscrivent il y a mise en branle du transfert d'objets qui débouche, par le biais d'une compréhension intrinsèque, sur l'assimilation successive des "certitudes" des différents auteurs compilés. Obligation de repérer dans un deuxième temps la relativité de toute certitude absolue, quand il s'agit de connaissances, à l'aide de la confrontation des différents systèmes de connaissances et la mise en tension de l'un par rapport aux autres. Premier pas pour fomenter, de l'intérieur même des textes, la production d'un rhizome conceptuel d'énoncés, garantissant l'hétérologie comme méthode d'imbrication des discours. Lire ensuite. Lire dont la définition persiste de faire advenir l'insu autour duquel un édifice théorique s'élabore comme masque. Encore qu'aujourd'hui "l'insu" me paraît inadéquat à rendre compte de ce mode particulier de rapport au texte. Car cela impliquerait, outre le savoir explicité en systèmes de connaissances que la compilation permet d'acquérir, un supposé savoir insu de l'auteur. Un savoir à lui inaccessible mais se révélant malgré lui dans l'inscription de son discours. Bien évidemment, il n'y a pas de supposé insu du texte. Lire, justement, c'est subvertir,

dans l'appréhension de l'oeuvre, la gestion du savoir proposé par l'auteur. Lire, c'est surpasser l'impasse du supposé savoir (d'un savoir prétendument en souffrance qui, pour certains, serait l'objet de la psychanalyse) pour accéder à la problématique du penser. Un texte puisqu'il a été pensé incite au penser. Lire, c'est reconnaître derrière la facticité moïque de l'auteur le mouvement propre de son acte-penser. On passe d'une autorisation d'acquisition du savoir à un accès aux turbulences de penser devant faire inscription. C'est donc la reconnaissance de cette position subjective de penser inscrite dans le texte qui sollicite subjectivement le penser du lecteur. Reconnaissance qui atteste de la concaténation du mouvement de penser des auteurs qui se sont succédés. "Il y en a "des" qui ont pensé". Successivement et/ou simultanément. Manière d'accréditer, sur le plan collectif, que là où ça pense "je" peux advenir. Dans sa singularité. A l'instar des signifiants, le sujet, produit par l'acte de penser, s'inscrit dans la chaîne métonymique des pensants. Un qui a pensé chasse l'autre. Il est notable que la problématique de la lecture telle qu'esquissée ici renvoie au travail soutenu dans un autre groupe : "le penser, l'être et le sujet". Transmettre enfin. Transmettre bien sûr ne peut s'envisager sans accès à la position du penser. Pourtant le fait du penser ne valide pas pour autant la position de transmission. Tout le monde pense. Par intermittence : un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, pas du tout. Mais si penser atteste de la déhiscence subjective, cela ne suffit pas à revendiquer la place, dans la réalité sociale, de transmetteur. Tout un chacun pense "ça pense" de manière centripète : ça pense pour ériger l'émergence et l'évanouissement cyclique du sujet. Pour qu'il y ait effet de transmission, il est d'abord nécessaire que ça pense pour constituer du subjectif, mais ensuite que l'impact de cette subjectivisation détermine, dans le système interne d'énoncés, des remaniements sensibles qui actualisent l'invention comme fait du penser. Chacun selon ses capacités modestes ou ambitieuses. Alors le séminaire devient le lieu non seulement de la potentialisation effectuée de l'invention singulière mais surtout de l'éprouvé de celui qui s'y expose à la transmission. Vous remarquerez l'ambiguïté (inélégante) de l'expression. Depuis ma fréquentation assidue d'Heidegger, je suis un adepte de cette forme didactique. Par cette incongruité je voulais signifier que dans la pratique du séminaire, on ne sait d'où provient l'effet de transmission. C'est pour cela que j'ai précisé que ce séminaire, dont l'intitulé sera cette année "la psychanalyse (les enfants) la cure", était à plusieurs voix, Non pas parce que je ne me sens pas capable de soutenir ce qui me fait avancer (ni pour des raisons diplomatico-démagogiques qui feraient prétendre que devant l'invention nous sommes tous égaux - ce qui est rigoureusement faux -) mais bien parce que comme je m'en suis expliqué tout à l'heure, la pratique du séminaire comme lieu de transmission suppose la cohérence d'un collectif où, à minima, chacun atteste de sa pensée désirante. C'est de la tension de ces forces désirantes en jeux que s'effectuent les effets de transmission. Le séminaire, sauf à se dégrader en enseignement pseudo-universitaire d'un savoir, sans reconnaissance culturelle ni accréditation sociale, ne peut être univoque. S'il l'était, alors celui qui s'y risquerait se trouverait en position de mystification (et non pas d'imposture) qui ouvre aux croyances sectaires. Le séminaire ne se décide pas du "rien" d'une prétendue pensée originale. Il se déclare après qu'il y eut création d'un contexte à partir duquel chacun, qui a contribué à son thésaurus, a témoigné d'une position subjective.

Voilà comment on peut succinctement évoquer la trame de notre structure de travail. L'enseignement liminaire - je dirais même trivial - que l'on peut retirer de la sempiternelle question de la possibilité de psychanalyse avec les enfants ressort du

déplacement de la question en une affirmation originaire quant à la psychanalyse, il n'y a pas de théorie de la pratique pas plus qu'il n'y a de pratique théorique. Il n'est pas sûr non plus que le corpus psychanalytique s'organise lui-même en théorie. En tout état de cause la psychanalyse ne peut être une science puisque son objet, qui est le désir indestructible et l'inconscient comme tel, s'appréhende à partir des effets de l'acte penser... Or, chacun sait que la science ne pense pas... Mais ceci est une autre histoire... Tout cela pour dire que la question sempiternelle de la psychanalyse et des enfants n'est évidemment pas pertinente...

On m'a demandé si ce séminaire était ouvert : il l'est pour tous ceux qui actent la psychanalyse... pas seulement avec les enfants.

Voilà Marie-France ALSINA va commencer.

Journée d'Etudes de l'Invention Freudienne
Toulouse - le 12 octobre 1991